

FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XXI

Amour Senile

(Suite)

—Il y avait un mois, jour pour jour, que j'étais votre femme, et déjà je n'avais plus guère d'illusions sur la vie que je m'étais faite, lorsqu'un soir, sans motif, parce que j'étais gaie, parce que j'essayais de provoquer votre sourire, vous m'avez frappée de deux soufflets en plein visage, si violemment que je tombai... évanouie. Lorsque je repris connaissance, vous étiez à mes pieds, vous traînant et demandant pardon, pleurant et sanglotant. Je pleurai aussi, je voulus savoir pourquoi vous m'aviez frappée. Vous n'avez pu me le dire... et je pardonnai quand même. C'était le premier acte de cette vie de tortures que vous me réserviez. A partir de ce jour, il y eut chez vous, pour le plus futile des prétextes une folie de brutalités inouïes, alors pourtant, je le jure devant Dieu, alors que je ne donnais prise à votre jalousie par aucun détail, par aucun regard, par aucune pensée !

—Pardon, Marie !

—Vous m'avez retiré jusqu'à votre enfant, parce que vous veniez de vous apercevoir que je m'étais attachée à elle et que Suzanne, tous les jours, prenait un peu de mon cœur. Vous ne me dites même pas où vous l'aviez envoyée. Elle fut perdue pour moi, et c'était ma seule joie et ma seule consolation... ma seule force contre vous ! Si Suzanne était restée auprès de moi, je crois bien que j'aurais tout supporté à cause d'elle. Quand je me retrouvai seule en face du bourreau que vous étiez devenu, je n'eus plus aucun courage.

Les yeux fixés, plongée dans le passé, elle se tut. Lui la regardant, tremblait, les doigts convulsés. Et tout le temps qu'elle parlait, il répétait sans qu'elle l'entendît, sans qu'elle y prît garde :

—Ce serait fini... si vous vouliez revenir... vous auriez la vie bien douce.

Elle reprit, à voix basse, parlant comme pour elle seule :

—Et je souffrais sans me plaindre aux autres. Je n'implorais que la pitié d'un seul... votre pitié, à vous ! Et quand vous m'aviez foulée aux pieds, quand mon corps n'était plus qu'une plaie, que contusions sanglantes, le matin, vous m'enfermiez, craignant que l'on ne découvrit vos cruautés, redoutant surtout une indiscretion de votre victime, alors que la victime, lorsqu'elle était ainsi torturée, se mordait les lèvres, étouffait ses sanglots pour qu'on ne l'entendît point crier !

Tout à coup, elle se leva, et découvrant son peignoir, elle montra ses épaules blanches, d'une ligne délicate idéalement pure.

—Tenez, dit-elle, voici encore, et pour toute ma vie, les marques de quelques-unes de vos caresses.

Il y avait des traits légèrement bleuâtres, trahissant des blessures. Elle referma son peignoir. Mascarot, blême, s'essuyait le front, les paupières closes. Marinette venait de faire retomber jusqu'à l'épaule la manche bouffante du peignoir, sur le bras gauche.

—Tenez, dit-elle, reconnaissez-vous cela ?

Il essaya de regarder, mais aussitôt referma les yeux.

—Un soir, dans un accès de fureur jalouse, sans motif, je le jure encore, vous vous êtes précipité sur moi armé d'un couteau. J'eus peur... Je me débattis... Je criai... Pourtant le couteau s'abaissa, mais j'avais détourné le coup. Il devait me trouer la poitrine, il ne fis que me traverser le bras. Regardez votre ouvrage, monsieur Mascarot... Cette trace non plus ne s'en ira pas.

—Je ne voulais pas mourir. Et je compris que ma vie ne tiendrait qu'à l'un de vos caprices. Ce fut fini entre nous ! Il y avait trop de preuves de vos brutalités pour que ma demande en séparation de corps ne fût pas admise. Je fus libre enfin. Je n'eus plus rien à craindre de vous.

Elle eut, à ce moment, un sanglot nerveux.

—J'avais trop souffert depuis deux ans pour ne pas avoir soif d'un peu de joie, d'un peu de plaisir. J'étais seule, sans amis, sans parents..., et je n'avais que vingt ans. Je ne pouvais me défendre. Et j'étais si bête que je devais trouver la vie facile. M. de Savenay se présenta. Je l'aimais. C'était fini de mon bonheur sur terre.

Elle pleura silencieusement. Puis, soit pour reprendre un peu de sang-froid soit peut-être pour cacher ses larmes, elle alla appuyer son front brûlant contre la fenêtre et resta là quelques secondes.

Mascarot ne la regardait plus. Evidemment, si coupable qu'il fût, cet homme souffrait. Il y avait même, dans son regard vague et incertain, à ce moment-là, une folie véritable.

Elle s'essuya les yeux et revint près du vieillard. Alors il dit : —Oui, M. de Savenay fut votre première faute, mais M. de Savenay est mort !

Elle recula, effarée, les yeux agrandis par l'épouvante. Ce qu'elle venait d'entendre, était-ce un aveu ? Elle l'avait vu à l'œuvre, cet homme d'apparence si froide, mais dont les passions étaient pourtant si violentes qu'elles le rendaient capable de tous les crimes.

—Ainsi, dit-elle, c'est vous ? c'est vous ?

Il comprit quelle était la pensée de la jeune femme. Et il eut un rire sinistre :

—A quoi pouvez-vous rêver, dit-il, et sa voix était étouffée, je ne suis, vous le savez bien, qu'un pauvre timide. Pour tuer un homme, il faudrait être brave, et vous savez bien, vous me l'avez reproché assez de fois, que je suis lâche !

—Oui, c'est vrai. Vous m'auriez tué sans pitié, mais vous attaquer à un homme, c'est autre chose.

Elle fit quelques pas nerveusement, dans le petit salon. Malgré tout, malgré ce qu'elle en disait, les dernières paroles de Mascarot, arrachées à la haine, avaient fait une profonde impression sur son esprit.

—Vous haïssez M. de Savenay. Vous connaissiez sa liaison avec moi. Pourquoi restiez-vous dans ses bureaux ?

Il dit, faiblement, comme honteux de son indignité, de sa bassesse :

—Je voulais ne pas être loin de vous. Cela redoublait mes tortures lorsque je me trouvais en présence de M. de Savenay, parce que je me disais que peut-être il venait de vous voir... de vous parler... de vivre auprès de vous de rapides heures. Il apportait auprès de moi un peu de votre vie ! Oui, cela centuplait mes souffrances, et pourtant, si aiguës et insupportables qu'elles fussent, je les aimais parce que vous en étiez la première cause.

Oui, cet homme aimait, assurément, mais la passion, à ce point extrême de violence, est proche de la folie, est proche du crime.

Cet entretien, qui avait fait revivre l'odieux passé, fatiguait visiblement Marinette. Elle voulut briser là.

—Résumons, dit-elle, et soyons brefs. Cela m'amuse peu de vous voir, vous devez le comprendre. Auriez-vous conçu l'espérance insensée de me faire reprendre auprès de vous ma vie d'autrefois ?

—Marie, ne me refusez pas. Jadis vous n'aviez que de l'aisance chez moi, aujourd'hui je suis presque riche, oui, presque riche. Vous êtes habituée maintenant au luxe, c'est vrai, mais ce luxe doit vous faire rougir lorsque vous réfléchissez comment il est acquis. Car vous avez beau vous étourdir, vous avez le cœur honnête, et dans tous vos désordres vous resterez honnête. Vous n'êtes pas heureuse. Si je ne vous offre pas, auprès de moi, le bonheur complet — car je suis trop vieux pour vous plaire — du moins, vous y serez honorée... respectée...

—Vous êtes fou, M. Mascarot, je n'ai pas envie de mourir sous les coups, lentement, ou d'être assassinée quelque jour, en un accès de fureur jalouse. Je ne suis pas heureuse, soit. Je pleure souvent quand je suis seule. C'est encore vrai. Mais je suis femme, moi, je n'ai pas besoin d'être brave, comme les hommes. Eh bien ! j'ai peur de vous. J'en ai même une si grande peur qu'entre recommencer ma vie d'autrefois, torturée, mais honorée, et continuer ma vie d'aujourd'hui, calme et déshonorée, je n'hésite pas. C'est vous, du reste, qui portez tout le poids de mes désordres. C'est vous qui les avez fait naître. Votre vue m'est doublement insupportable, puisqu'elle me rappelle le passé, et puisque le présent est votre œuvre.

Elle se leva et sonna, pour appeler.

—Marie, je vous en supplie.

—Non. Vous n'avez cessé de me faire horreur.

—Marie ! Prenez garde !

—Ne vous représentez plus. Je vais donner des ordres. Vous trouveriez ma porte fermée. Adieu.

Et, d'un bond, elle s'élança dans la pièce voisine, dont elle referma la porte derrière elle.

Mascarot demeura sur sa chaise, comme pétrifié, les yeux fixés sur cette porte. Une expression féroce contractait sa physionomie.

Puis, songeant à sa fille, seule affection qu'il lui restât, il se consola peu à peu. Il sortit enfin, sans regarder derrière lui.

Le soir même il était de retour à Crézancy.